

**REMISE D'UN DOCTORAT *HONORIS CAUSA* EN SCIENCES
SOCIALES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL À M. ARTHUR LAMOTHE,
LE 18 JUIN 2005**

Denys Delâge and Arthur Lamothe

Volume 36, Number 1, 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1081768ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1081768ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (print)

1923-5151 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Delâge, D. & Lamothe, A. (2006). REMISE D'UN DOCTORAT *HONORIS CAUSA* EN SCIENCES SOCIALES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL À M. ARTHUR LAMOTHE, LE 18 JUIN 2005. *Recherches amérindiennes au Québec*, 36(1), 90–91.
<https://doi.org/10.7202/1081768ar>

sœurs. Elle reviendra encore une fois, cette fois à La Chine, en 1714, pour revoir les siens. Le gouverneur Vaudreuil lui offrira alors de travailler pour les Français et de rentrer au Canada, ce qu'elle refusera.

Isabelle, qui depuis l'assassinat de son frère s'appelait Montour, rencontra en 1710 Carondowana, un sachem oneiout (oneida) qu'elle épousera. Ils auront deux enfants, Andrew et Margaret. Elle s'occupera également de son neveu Michel, fils de son frère décédé, Louis. Après avoir vécu en Iroquoisie, la famille Montour-Carondowana déménagea sur les rives de la rivière Susquehanna, en Pennsylvanie. Isabelle perdit son mari en 1729 lors d'un conflit entre Iroquois et Catawbas des Carolines.

En Pennsylvanie elle vécut proche des Canadiens Pierre Bisailon et Martin Chartier, et du Français James Le Tort, tous liés à la traite des fourrures. Proche également des événements diplomatiques concernant les premières nations, elle vivait à l'amérindienne dans une maison ouverte où les visiteurs étaient nombreux. Parmi ceux-ci, Conrad Weiser, un représentant de la Pennsylvanie auprès des nations amérindiennes, de même que le comte de Zinzendorf, un leader des protestants de l'Église morave. Sa deuxième fille maria un Agnier (Mohawk) et son deuxième fils, interprète, fut nommé membre du Grand Conseil des Six Nations iroquoises. Madame Montour meurt en 1752 dans la résidence de son fils Andrew.

D'après Simone Vincens, Madame Montour et son temps, Québec Amérique, Montréal, 1979.

Actualités

REMISE D'UN DOCTORAT HONORIS CAUSA EN SCIENCES SOCIALES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL À M. ARTHUR LAMOTHE, LE 18 JUIN 2005

PRÉSENTATION DE DENYS DELÂGE

J'AI L'HONNEUR de présenter monsieur Arthur Lamothe pour que la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval lui décerne un doctorat Honoris Causa.

Présenter Arthur Lamothe, c'est présenter une grande figure du cinéma québécois depuis plus de quarante années, celle d'un producteur prolifique dont les innombrables films s'inscrivent dans un univers de création qui allie exceptionnellement l'art et les sciences sociales, l'anthropologie principalement, mais également la sociologie, le service social, les sciences politiques et même la pédagogie.

Mais au-delà de la très grande diversité de la production cinématographique d'Arthur Lamothe, c'est l'extraordinaire richesse de la parole montagnaise ou innue qu'il nous laisse en héritage et qui constitue le joyau de son œuvre.

Aucune autre communauté autochtone, aucune autre nation autochtone d'Amérique du Nord n'a davantage fixé sa mémoire tout autant que son rapport contemporain au monde que la nation innue. Cela tient essentiellement à l'œuvre d'Arthur Lamothe.

Il faut parler ici d'un exceptionnel et remarquable thésaurus : un trésor d'informations sur la vie traditionnelle, sur la transition au « monde moderne » de la réserve, sur les revendications identitaires, socio-économiques et politiques.

Un thésaurus où anciens et jeunes, hommes et femmes, savants de la tradition orale livrent leurs mémoires et leur vision du monde. Car ce qui caractérise l'unique cinéma d'Arthur Lamothe, c'est sa capacité de faire parler, d'écouter à ce point qu'on a parfois l'impression que ce sont ces hommes et ces femmes qui ont réalisé ses films.

Arthur Lamothe ne porte pas un regard froid et distant sur l'Autre, à peine l'objective-t-il, en effet ses films pénètrent dans l'univers innu et lui appartiennent.

On a dit mille fois la difficulté d'entendre et de laisser s'exprimer la parole de l'Autre dans le rapport colonial ancien comme contemporain, extérieur comme intérieur. C'est précisément cette barrière que franchit Arthur Lamothe.

À cet égard, ses films sur les Innus constituent une œuvre unique de conservation du patrimoine vivant, un travail irremplaçable de déconstruction de la mémoire colonisée, en donnant la parole à l'Autochtone.

On trouve là également un outil pédagogique pour les jeunes générations innues à la recherche de leurs racines, de leur identité, de même que pour tous les étudiants eurocanadiens qui ont désormais accès à ces archives sonores et visuelles.

Outil politique enfin parce que les personnages réels ou fictifs d'Arthur Lamothe expriment le mal d'être, la dépossession, le refus de l'assimilation, la revendication des droits territoriaux, culturels, politiques.

C'est là la principale contribution d'Arthur Lamothe, mais ce n'est pas la seule. Arthur Lamothe s'est laissé pénétrer du même regard de l'Autre dans ses films sur les cultivateurs, sur les bûcherons, sur les travailleurs de la construction.

Élargissons encore à sa production spécifiquement pédagogique : soixante courts métrages récents sur l'ethnographie culturelle et matérielle des Innus (nourriture, piégeage, territoire, médecine, tambour et chants, mythes et légendes, histoires de vie, droits de pêche, scolarisation, organisation politique, justice blanche, etc.).

Une autre série de nature pédagogique presque aussi volumineuse concerne l'enseignement du français à Montréal, l'enfance inadaptée, la contestation étudiante, le nationalisme québécois, etc.

Outre qu'il a été et continue d'être un grand créateur, Arthur Lamothe a joué un rôle de premier plan dans l'émergence du cinéma québécois : président fondateur des Ateliers audiovisuels du Québec, de la Société générale du cinéma, membre du jury d'un grand nombre d'événements et de festivals cinématographiques nationaux et internationaux, fondateur de revues de cinéma parmi lesquelles *Format Cinéma* et *Images*.

Il fut critique cinématographique à *Cité libre* et à la revue *Liberté*. Son engagement par le cinéma auprès des Amérindiens s'est également transposé dans la société : il fut directeur de la corporation commémorant, en 2001, la Grande Paix de Montréal de 1701, il est

directeur de Terres en vues, (une société pour la diffusion de la culture autochtone), président fondateur des studios de cinéma Anthropos.

Ce cinéaste de l'ONF a fait carrière d'anthropologue, et la communauté des anthropologues québécois le considère à juste titre comme l'un des siens. Le travail de création et d'enquête anthropologique, Arthur Lamothe ne l'a évidemment pas conduit dans l'univers académique bien qu'il ait toujours entretenu des liens étroits avec ce milieu. Son travail anthropologique, il l'a réalisé par le biais de l'esthétique, par celui du cinéma – vérité, du cinéma de reportage, du cinéma de fiction.

Comme pour les films de Jean-Pierre Perrault qui nous a légué d'inoubliables images du fleuve, de la vieille Marie Tremblay et des Francophones d'Amérique, Arthur Lamothe nous lègue les images inoubliables des territoires de chasse, de Mathieu André, d'Eugène et de Christine Vollant, de Marcel Jourdan, etc..

Au-delà de l'œuvre cinématographique d'Arthur Lamothe, retenons celle de l'inestimable héritage qu'il nous lègue et dont la pertinence est de la plus grande importance pour la connaissance :

L'Art de l'écoute de l'Autre,

L'Art pour l'anthropologie,

L'Art comme outil et stratégie de connaissance en sciences sociales,

L'Art pour la déconstruction et la reconstruction de l'imaginaire,

L'Art pour le plaisir de sentir, de voir d'entendre,

L'Art pour comprendre, pour communiquer.

REMERCIEMENTS D'ARTHUR LAMOTHE

Monsieur le Recteur, distingués professeurs, chers collègues récipiendaires, mes chers amis,

Permettez tout d'abord que je rende hommage à mon ami Rémi Savard, docteur en ethnologie, qui inaugura avec moi ma saga cinématographique en 1972. Rémi fut toujours un allié fidèle et courageux. Un allié inconditionnel, avec griffes et dents, dans cette entreprise, parfois taxée et jugée « subversive », ainsi qu'un compagnon de travail, collaborateur compréhensif, oh! combien érudit et vaillant. Je tiens à remercier également Thérèse Roch-Picard, Innue, collaboratrice de la première heure, qui symbolise à elle seule toute la foi, l'amour, et la confiance totale que m'ont accordés sa nation.

Je dois remercier tout particulièrement mon ami Denys Delâge, pour

l'impulsion généreuse qu'il m'a donnée récemment pour la poursuite de mon travail et l'achèvement de mes archives cinématographiques. Ces archives, il y a longtemps, il y a plus de trente ans, l'archéologue et ami Laurent Girouard m'avait incité et convaincu de les entreprendre. J'ai pu les achever il y a tout juste deux mois, grâce à l'ONF, dirigée par mon ami, Jacques Bensimon... Denys et Jacques m'ont fermement soutenu alors que la paralysie m'avait déjà affecté. Et il y a aussi les amis indéfectibles comme Carol Faucher et Henry Welsh.

Je tiens aussi à remercier les ethnologues, anthropologues et linguistes de *Recherches amérindiennes au Québec*, entre autres Sylvie Vincent, Jean-René Proulx, José Mailhot, qui, dans une période particulièrement difficile, désargentée, ont volé à mon secours.

Et que dire de François Trudel, de l'Université Laval, et des amis, nombreux et souvent anonymes, ouvriers dans la soumission de ma candidature à ce doctorat honorifique. François qui conspira avec Nathalie, mon épouse, à mon insu, pendant plus d'un an...

Je ne veux pas oublier non plus mes compagnons de Terres en vues, Société pour la diffusion de la culture autochtone, avec qui j'œuvre dans le festival Présence autochtone, donnant parole et image aux premiers habitants de ce pays. Ce festival incontournable, avec mon ami André Dudemaine, tient l'affiche, actuellement, et ce pour la quinzième année consécutive, à Montréal.

On le sait. Un film, contrairement à l'écrit ou à la peinture, constitue une entreprise collective. Et ici je dois m'arrêter pour saluer tous les assistants, dont le toujours fidèle André Desrochers, les preneurs de son, les cameramen (je pense ici entre autres à Guy Borremans, Roger Moride et Jean-Pierre Lachapelle). Tous ces professionnels sans qui, sans leur talent, leur foi dans l'œuvre entreprise, leur confiance, rien de mon rêve n'existerait...

En me conférant cet honneur, vous le conférez également à ces vieux Innus, conteurs d'*atnukan*, de légendes, de *tepatjimun*, de récits fantastiques, qui ont pris le risque de les confier à ma caméra. À Michel Grégoire, à Alexandre McKenzie, à Pierre Courtois, à Pien Peters, à Vincent Hervieux, à Isidore Étienne, à Jean-Baptiste Ashini, à Pierre Vachon, à Mathieu André, à Pierre McKenzie, à Barnabé Vachon, à Penamesh McKenzie et à son frère Jean-Marie, à Marcel Jourdain, et à tant d'autres

aujourd'hui tous décédés... Tous ces anciens étaient les dépositaires de trésors merveilleux qui, en me les communiquant, les ont, je l'espère, sauvés de la géhenne de l'oubli, de leur disparition. Ces récits incroyables, qui mettent les Innus, au risque de leur vie, aux prises avec des Uananiau perfides, des Atchens géants et anthropophages dont on a découvert, dit-on, les ossements énormes près de Natashquan... Mais les Innus, soutenus dans leurs combats par Mistapeu, le Grand-Homme de leur Tente tremblante, de leur tabernacle, en sortent toujours triomphants. Mistapeu, qui ne serait, d'après certains psychanalystes, que la version archaïque du Soi jungien.

Et que penser des récits *historiques* des combats contre les Inuits, voleurs de femmes et de saumon, mais qui tournent tous forcément à l'avantage des Innus, sauvés par leurs pouvoirs magiques supérieurs... Et par l'ineptie supposée des chamans inuits?

Et que dire des *atnukan*? Ces légendes qui racontent l'origine mythique des saisons, la genèse innue du jour et de la nuit, les frasques multiples, absurdes et comiques de Carcajou.

Toute cette aporie du merveilleux rejoint l'invention des montres molles de Salvador Dali, les chants dantesques de la Divine Comédie, les combats de Josué à Jéricho. Au même titre que la Chanson de Roland, que les légendes arthuriennes, le Merveilleux innu doit faire parti du trésor de l'humanité. À protéger. D'autant plus que ceux qui possédaient ces trésors sont tous disparus. Qu'il y a rupture de transmission.

Les narrateurs... Je pense en particulier à Michel Grégoire, Innu de Natashquan, éblouissant conteur à la gestuelle souveraine, au discours convaincant, et qui mourut moins d'un an après que je l'eus filmé. Je pense à Pien Peters de Pukuashipu, à Pierre Vachon de Betsiamites, à Alexandre McKenzie de Matimekosh, à François Bellefleur de Unamanshipu, tous décédés, mais qui vivent encore grâce aux films que je tournais.

Un dernier remerciement, au personnel des Archives nationales du Québec, qui sauvegarde ce matériel et en protège les droits. Et à l'APTN, le réseau autochtone, qui diffuse actuellement une série tirée de mes archives.

Ce doctorat honorifique que vous me remettez aujourd'hui, que je n'aurais espéré à la fin de ma carrière, me donne le goût de continuer à vous enchanter. Merci encore.